Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 23

Artikel: Hécatombe
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211335

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

offerte par la maîtresse de céans. Il se découvre et pose son chapeau sur le bord du lit.

Puis, cela va sans dire, M. Marmouan et le conseiller sont bientôt en train de trinquer, tout en causant avec animation.

Sur ces entrefaites, les deux demoiselles Raisin, les filles du conseiller, arrivent de la promenade. Elles se découvrent également et posent leurs chapeaux tout près de celui du curé.

Quand ce dernier se dispose à rentrer, par distraction — peut-être qu'il fût quelque peu victime du liquide doré, capiteux et perfide — il met la main sur le beau chapeau aux couleurs voyantes de l'une des jouvencelles et laisse le sien.

Les gens de la maison s'aperçoivent de suite de la méprise. Mais, en dépit de tout le respect qu'ils portent sincèrement à leur pasteur, ils ne peuvent se priver de la bonne occasion de rire un brin innocemment. C'est pourquoi ils se gardent bien d'aviser M. Marmouan de sa ridicule erreur.

Et le bon curé traverse la rue principale de Prazvert, couvert du chapeau de Mlle Raisin, pour la plus grande joie des libertins du lieu qui s'ébaudissent et au grand scandale des bonnes bigotes qui redoutent déjà une catastrophe pour la religion.

Tout de même, à l'extrémité du village, à cause d'un ruban dénoué qui lui caressait la tempe gauche, le curé s'aperçoit de la farce qu'il s'était lui-même joué. Prestement il enlève son *couvre-chef modern' style*, et mi-confus, mi-furieux, il s'en retourne sur ses pas *rendre à César ce qui appartient à César*.

Aux reproches amers du curé, toute la famille Raisin de jurer ses grands dieux qu'on n'avait pris garde à rien. On n'est jamais trahi que par les siens!!

On parla longtemps dans la paroisse du chapeau du curé Marmouan.

MAURICE GABBUD.

LO SONDZO DAO COSANDAI

On cosandai qu'étai mau en train et que teniai lo lhi fasâi totè lès nés on sondzo que lo mettâi ein nadze et lo fasâi aôvri dès ge coumeint lo poing.

Et sédè vo cein que veïssai dein ci sondzo? On drapeau grand d'na pousa et dè totè lès couleus : vè, dzauno, rodze, blianc, bregolâ, enfin tot cein que vo pâodè imaginâ. Et la moo teniai lo mandzo daô drapeau, que flottâve à la bise, drai dessus lo lhi.

Mâ, ditè vo, à pâ la moo, lai avai rein de bin terriblio à vère on drapeau quand bin l'irè rudo grand...

Acutâdè! Cè que lo pourro diablio recognessâi su ci drapeau ti lè bocon dè drap, de milanna, dè triège, que l'avâi robâ à ti clliâo qu'étiont venus se fère veti tsi lli.

Et lè cein que l'épouairivè tant!

A. R.

LE BILLET CIRCULAIRE

Ce soir-là, dans la grange de Mathod où notre section devait passer la nuit, le silence s'était fait. Soigneusement enroulés dans nos couvertures de campement, harassés par une interminable journée de manœuvres, nous commencions à nous endormir lorsque, soudain, la porte de la grange et la bouche du brave Beaupignol, de la II du 8, s'ouvrirent simultanément avec fracas.

— Alors, quoi! s'écriait Beaupignol. Y dorment déjà tous, ces tonnerres de gaillâ! Nom de sort, de nom de sort! Salut la compagnie! Honneur et respect. Et s'y a des dames par là-dedans, y faut pas qu'elles aient peur. On ne veut point leur z'y faire de mal!

— Assez! Assez! gros taborgnau! Va te coucher! Tu ne pourras donc jamais rentrer comme tout le monde!

Pas intimidé le moins du monde par un genre de réception auquel il était depuis longtemps accoutumé, Beaupignol, lourdement, avançait dans les ténèbres, écrasant un pied par ci, broyant une main par là, tombant, se relevant, riant aux éclats. Repoussé de partout, bousculé, rabroué, il finit cependant par retrouver sa place dans le rang sur la paille. Alors ce fut une autre chanson :

— Ties-ce qui m'a pris ma couverture? Sergent, allumez-voi une minute. Je voudrais voi tiel est le brigand... En voilà des manières! On se croirait pardi à Berne, quand y z'ont volé le billet cirtiulaire à ma bourgeoise!

— Tu as été à Berne, toi? interrogea un loustic.

— Je pense bien, reprit Beaupignol, et même beaucoup plus loin, jusqu'à Zurich, dans le fin fond des Allemagnes. C'était quand on a fait notre voyage de noce...

— Pas possible!

— Parfaitement! Et même qui m'en est arrivé une toute forte. Fidiurez-vous qu'on avait deux billets cirtiulaires, un pou moi et un pou ma femme, avec retou par Soleure. Voilà-t'y pas qu'à Berne un de ce ces bougres de pique-poquète, comme y disent, attrape le billet de ma femme qu'elle avait pourtant bien caché dans son corsage. Et, adieu je t'ai vu! Çui-là, par exemple, y faudrait pas qui tombe dans mes mains, charrette!

— Qui ça, le corsage?

— Non, le pique-poquète. Malheureux! En voilà un qui passerait un tout vilain quart d'heure. Enfin, que faire? Après réflexion, on a décidé que la bourgeoise retournerait directement dans le canton de Vaud...

— Toute seule?

— Naturellement! Alo, moi, n'est-ce pas, j'ai fini le voyage de noce sans ma femme...

— C'est pas possible!

— Que c'est même la vérité toute pure! Dès le moment que j'ai un billet cirtiulaire, j'étais bien d'obligé de continuer à cirtiuler, voyons!

M.-E. T.

Hécatombe. — Un brave homme dont le lit est assailli par les punaises et qui vient de passer une nuit de torture, à son lever, saute à la droguerie voisine.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, de la poudre pour les punaises.

— Pour combien en voulez-vous?

— Oh! pour des milliers!

MON AMI « POMMETTE »

Ça y est! Mon ami Pommette vieillit. « Pommette » est son surnom.

Oh! il vieillit! Il s'en défend comme un beau diable; mais c'est en vain. Il vieillit. Adieu, les beaux rêves d'antan.

Il y a quelque temps déjà que, nous, ses amis, nous en doutions. Mais nous ne voulions pas y croire. Vieillir, sans nous, ses contemporains, ce n'était pas possible. Ce n'était pas « chic », en tout cas.

A moins que nous ne vieillissions aussi, sans nous en apercevoir, comme Pommette? C'est possible, après tout.

Parce que vieillir, ce n'est pas additionner les années, comme on le pourrait croire. Ça ne veut rien dire, ça. On sait bien qu'il y a des « vieillards de vingt ans » et de « jeunes octogénaires ». Les uns et les autres ne sont pas rares. Les années ne font rien à l'âge. Vous ne prétendrez pas, en effet, qu'à chacun de vos anniversaires vous sentez réellement le poids d'une année de plus? C'est au cœur que se marquent les « coches ». Or il y a des cœurs qui retardent; les cœurs féminins, par exemple — mais il est vrai que c'est par... « principe ». Il y a des cœurs qui marquent vingt ans à cinquante. Heureux retardataires!

Vieillir, c'est tout autre chose.

Ainsi, il y a une année, chez Pommette, j'avais remarqué, pour la première fois, sur son lavabo, un « flacon de pharmacie ».

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? vous écrierez-vous, peut-être? Il n'y a rien là que de très naturel.

Sans doute. Mais, avant, il n'y en avait pas, de « flacon de pharmacie », sur le lavabo de Pommette. Or, quand le premier y fit son apparition, ça signifiait tout simplement que Pommette n'était plus « très bien ». Il avait un mal, un mal chronique, puisqu'il avait là, sur son lavabo, c'est-à-dire à portée immédiate de sa main, le remède. Il avait, ou croyait avoir — ce qui est absolument la même chose — un mal chronique. Il en suivait la marche, l'étudiait, l'interviewait. C'était *son* mal, quoi!

L'autre jour — je n'y étais pas retourné depuis le début de la guerre — je vais faire visite à Pommette. Il y avait quatre « flacons de pharmacie » sur son lavabo! Diable! diable! Pommette avait donc ou croyait avoir quatre maux, chroniques aussi, sans doute, les trois derniers, puisque les flacons « à agiter » étaient là, sur le lavabo, à portée de la main.

Et ces quatre maux, il les étudie, les suit, le interview. Il m'en a même parlé. Il n'avait jamais rien dit du premier à ses amis. C'était un mal pour l'intimité.

Maintenant, il a *ses* maux, *ses* maux publics. Il ne saurait plus s'en passer. Il va finir par les aimer. Et ce sont eux qui prendront désormais la direction de sa vie. Ils vont complètement le bouleverser, vous verrez!

Quand on est jeune, on a des maux aussi, plus violents peut-être, mais on ne s'attarde pas avec eux. Il y a incompatibilité.

Lorsqu'on commence à compter avec les maux, à les écouter à les étudier, c'est qu'on vieillit. Or Pommette vieillit. C'est incontestable.

Du reste, il y a d'autres symptômes. Pommette a pris des habitudes, *ses* habitudes. Il a réglé sa vie, avec une minutie qui augmente chaque jour. Il devient peu à peu le « monsieur qui a de la volonté ». Ce n'est peut-être que de la manie. Pommette vieillit!

Et puis, Pommette se complait à évoquer avec un attendrissement qui frise parfois la sensiblerie, le souvenir « si doux » de son jeune âge.

Vous croyez, peut-être, qu'il regrette la disparition de sa vigueur, de ses ardeurs de jeune homme? Point du tout. C'est le « bon vieux temps » dont il déplore la fuite. Et, pour lui, le bon vieux temps n'est pas, comme vous pourriez le supposer, le temps de nos arrière grands-pères, le temps des diligences et des crinolines? C'est le temps où il était enfant, puis collégien, puis étudiant. C'est avec un air et d'un ton vraiment extraordinaires qu'il parle de ce « bon vieux Lausanne ». Où est-il, hélas!

Il est évident que depuis le temps où Pommette avait vingt ans — il en a aujourd'hui cinquante et quelques — Lausanne a changé, beaucoup changé. Mais Genève, Berne, Pétersbourg, New-York, Paris, Londres, ont aussi changé, et beaucoup. Et les gens de même.

Si, brusquement, quelque fée facétieuse, de sa baguette magique, nous ramenait au « bon vieux temps de la jeunesse de Pommette », il en serait le premier puni. Que ferait-il de *ses* quatre maux chroniques, eux qui « l'obligent » à prendre le tram pour aller de la gare à St-François, et qu'il faut traiter avec des remèdes dernier cri, à noms barbares, qui n'existaient pas lorsqu'il avait vingt ans?

Pommette consulte le baromètre, non point quand il projette une excursion en campagne ou en montagne; il n'en projette plus, ne pouvant mettre d'accord *ses* quatre maux chroniques; il consulte le baromètre tous les jours